

Sous le titre de *Métro Flaubert*, c'est, en fait, « la scène du fiacre », dans *Madame Bovary*, que j'aimerais évoquer. Du roman tout entier, celle-là uniquement. Et celle-là, sous ce titre.

Ce n'est pas encore ici, pourtant, que je dirai pourquoi. Les raisons s'en feront connaître au fur et à mesure.

Reste que les conditions dans lesquelles fut conçu ce petit livre méritent, elles, d'être rappelées. Elles éclairent, en effet, et sur plus d'un aspect, les pages que l'on va lire. Ne les éclaireraient-elles pas à proprement parler qu'elles n'en auraient toujours pas moins l'avantage d'en annoncer la couleur.

L'indécise couleur.

C'était à Cerisy, l'été dernier. Dans le cadre d'une décade sur ce qu'à plusieurs, un peu à l'aventure, nous avons décidé de nommer « le livre imaginaire ». Qu'entendions-nous par là ?

En vérité, nous aurions eu bien de la peine à en donner une définition. Fantôme ou fantasma ? Objet limbique ? Crypte ou coffre ? Boîte aux merveilles ? Petite grotte de Lascaux, vaisseau brûlé ou arche de Noé ?... Tout au long des dix journées que nous passâmes ensemble, en ce début du mois d'août, au château de Cerisy, il ne fut, entre nous, question que de cela. Des mille et un avatars sous lesquels, si peu explicite qu'en commençant, il ait pu sembler à certains, nous sera tour à tour apparu le thème ou le motif du « livre imaginaire ».

Où « imaginaire », il nous fallut bien à la fin nous résoudre à l'admettre, n'était peut-être, tout simplement, à « réel » que comme son ombre portée. Pas de livre, en ce sens, qui ne porte ombre, ou qui, d'une manière ou d'une autre, ne soit porté par elle.

Crypte, coffre, arche, vaisseau, ou... fiacre !
Toute l'idée du livre.

Et qui consistait à raccrocher ainsi le souvenir de « la scène du fiacre » à ce thème ou à ce motif du « livre imaginaire ». À y raccrocher, veux-je dire, les pages que j'avais cru déjà une première fois devoir réserver à l'étude de ce passage pour le moins excentrique du roman de Flaubert, et dont, à l'occasion du numéro spécial qu'elle préparait alors sur *Madame Bovary*,

la revue *Autrement* m'avait fait l'honneur d'accueillir le projet. Pour en contester d'ailleurs presque aussitôt l'exécution : « Vous en conviendrez », et naturellement j'en convenais, « avec votre métro », m'écrivit l'aristarque de service, « vous êtes absolument hors sujet »...

C'en était là pourtant l'idée-force, je continue malgré tout à le penser. Conforté même depuis, dans cette opinion, par Julien Gracq. Ou plutôt, s'il faut être précis, par la réflexion, reprise ensuite dans *Lettrines*, que lui inspira un jour l'examen qu'il venait d'entreprendre de quelques-uns de ses propres romans.

Un élément essentiel risque de manquer toujours à la critique littéraire, et particulièrement aux monographies, souvent très volumineuses, qu'elle consacre de nos jours à tel ou tel roman célèbre : *La Genèse de « Madame Bovary »*, *Les Sources des « Liaisons dangereuses »*, etc. Cet élément – sur lequel l'écrivain seul pourrait renseigner – ce sont les fantômes de livres successifs que l'imagination de l'auteur projetait à chaque moment en avant de sa plume, et qui changeaient, avec le gauchissement inévitable que le travail d'écrire imprime à chaque chapitre, tout comme une route sinueuse projette devant le voyageur, au sein d'un paysage d'un caractère donné, une

série de perspectives différentes, parfois très inattendues.

À chaque tournant du livre, un autre livre, possible et même souvent probable, a été rejeté au néant. Un livre sensiblement différent, non seulement dans ceci de superficiel qui est son intrigue, mais dans ceci de fondamental qu'est son registre, son timbre, sa tonalité. Et ces livres dissipés à mesure, rejetés par millions aux limbes de la littérature – et c'est en quoi ils importeraient au critique soucieux d'expliquer parfaitement – ces livres qui n'ont pas vu le jour de l'écriture, d'une certaine manière, ils *comptent*, ils n'ont pas disparu tout entiers. Pendant des pages, des chapitres entiers, c'est leur fantôme qui a tiré, halé l'écrivain, excité sa soif, fouetté son énergie – c'est *dans leur lumière* que des parties entières du livre, parfois, ont été écrites¹.

Sans avoir la prétention de rejoindre, par cette décision, la cohorte des « Dupins infiniment subtils » qu'ironiquement, en un geste tout mallarméen d'invitation, Julien Gracq engage à se lancer sur la piste de ces « livres *vains* » (de ces livres, dit-il encore, « *abolis* » et « *inanes* » qui jalonnent d'impasses inattendues l'itiné-

1. Julien Gracq, *Lettrines*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 151.

raire mental d'une œuvre) – au motif, selon lui, que ce sont ces livres-là, livres à peine nés, s'il faut le redire, livres à naître, perpétuellement à naître, « qui ont poussé la navette pendant que se tissait le livre réel¹ » –, je n'en tiendrai pas moins qu'avec « la scène du fiacre », on peut, sur quelque distance, suivre, dans *Madame Bovary*, la trace de l'un de ces « fantômes de livre ». Et que je préfère, pour mon propre compte, appeler un livre fantôme, attendu qu'un livre de cette sorte est un livre, certes, dont la partie réelle est nulle, mais non cependant l'effet que, sur nous autres, pauvres lecteurs, restés à cet égard si impardonnablement impressionnables, il produit. Livre fantôme, parce qu'il agit dans l'ombre, et à partir de l'ombre ; livre fantôme, parce qu'il est l'âme secrète du complot.

De ce complot, en l'espèce, dont « la scène du fiacre », du vivant de Flaubert, faisait peut-être déjà éclater au grand jour le scandale. Ou dont « la scène du fiacre », et c'en devient alors plus singulier encore, à chaque lecture nouvelle qu'il nous arrive depuis d'en faire, montre son aptitude à renouveler la capacité de scandale.

1. *Id.*, *ibid.*, *loc. cit.*